



## LA LIGNE DE DÉMARCATIION

« A ce moment-là, j'étais en train de travailler dans mon salon. J'entends des gens courir vers le bas de la rue, et je me demande : « Mais qu'est-ce qui se passe ? » Je sors, et je vois que tout le monde se précipitait devant la maison de Schumacher. Je pouvais apercevoir quelqu'un qui était allongé par terre, et j'ai d'abord cru que c'était Josy Goerres, qui s'était fait prendre... »

— Après avoir tué Gunther Schumacher, dit Mme Grosber, les Allemands l'ont tiré par les jambes jusque dans la rue. Il y avait une marche à descendre, sa tête a cogné dessus...

— Mais ces gens de la Gestapo n'ont pas eu l'idée de monter chez lui ?

— Non, ils étaient nerveux. Ils avaient quand même tué un homme, n'est-ce pas ?

— Et vous, cher monsieur Fritsch, qu'avez-vous fait ?

— Ma première idée a été d'aller voir qui avait été tué, mais je me suis retenu. Une heure plus tard, le Dr Hess — qui habitait juste en face de chez Schumacher — vient se faire couper les cheveux et je lui demande ce qui s'était passé. « Eh bien, me dit-il, les Allemands m'ont appelé, mais le pauvre Schumacher était déjà mort. »

« — Et alors, monsieur Hess, ils n'ont pas emmené quelqu'un d'autre de la maison ?

« — Non, non. Ils ont mis le corps dans la voiture, et ils sont partis.

« Là, j'ai compris que Josy Goerres était encore là, probablement caché dans le grenier. J'ai commencé par aller voir M. Passau, qui a été d'accord pour le reprendre chez lui, et je me suis procuré un vélo avec une seule pédale, car j'ai oublié de vous dire que Josy était invalide. Je suis allé poser le vélo dans la grande porte cochère, près de la boulangerie, et j'ai attendu la nuit. »

— Les Allemands n'avaient donc pas monté de sou-rièrè.

— Non, rien. Vous comprenez, en bas il y avait la boulangerie, avec au-dessus trois étages et plusieurs appartements, et ils ne savaient pas duquel Schumacher était descendu. A la nuit tombée je suis donc revenu.

## L'ACTION DE GRACES

— Avez-vous vu la femme de votre ami ?

— Oui.

— Elle devait être dans un état épouvantable, la malheureuse ?

— Oui. C'était bien triste, mais je dois vous avouer qu'on avait surtout peur qu'elle se mette à parler. Je suis allé chercher Josy dans le grenier, je l'ai aidé à descendre jusqu'en bas, je l'ai fait monter sur le vélo, et il a filé jusqu'à la maison Passau. J'ai changé tous les autres de place cette nuit-là.

— Vous pensez ! dit Mme Grosber. Si Mme Schumacher avait parlé... Quand je pense que, la nuit d'avant, on avait joué de la musique ensemble jusqu'à 2 heures du matin, son mari et moi, pour se faire un peu de courage ! Quand j'ai vu arriver M. Fritsch, qui m'a dit : « Voilà, Schumacher a été abattu, et il est mort sur le coup... » Un homme de trente-cinq ans, qui était si gentil !

— Les recherches de la Gestapo se sont-elles arrêtées là ?

— Eh bien, dit Edy Fritsch, figurez-vous que, huit jours plus tard, elle est venue chez moi. Pas du tout à cause de cette affaire, mais à la suite des déclarations de quelqu'un qui avait raconté que j'étais allé chez Marcel Jung lui teindre les cheveux et lui donner des faux papiers avant qu'il parte en France. Le pauvre Marcel Jung avait déjà été fusillé un an plus tôt à Natzweiler, mais ça ne faisait rien à la Gestapo. Elle est donc venue chez moi, et j'ai été pris. Pendant trois semaines, on m'a gardé dans une cave, à Esch... Ce qui s'est passé là-dedans, ç'a été comme pour tous les camarades. De là, j'ai été envoyé à la prison du Grund, à Luxembourg, parce que le bruit courait que les Alliés étaient à Longwy, et ces messieurs avaient la frousse. Je ne suis resté au Grund que deux nuits, car le 1<sup>er</sup> septembre 1944 il y a eu la fameuse fausse alerte : une avant-garde américaine est arrivée aux portes de Luxembourg, et les Allemands ont pris la fuite.

— Il fallait voir ça ! dit Mme Grosber. Ils ont tout

## LA LIGNE DE DÉMARCATIION

culbuté en vitesse, ils se sont mis dans des voitures, dans n'importe quoi, ils ont emporté tout ce qu'ils pouvaient, et sont partis, leur Gestapo avec. Mais voilà : le gros de l'armée américaine n'avait pas pu suivre, faute d'essence à ce qu'on a raconté, et, le samedi, on a vu arriver l'armée allemande qui se repliait de France, et qui a pris possession de la ville alors que nous n'avions jamais eu de garnison depuis l'occupation. Le général allemand a ordonné à la Gestapo de revenir, elle est rentrée le lundi, et elle a eu encore le temps de faire du mal jusqu'au moment où tout le monde a déguerpi.

— Donc, poursuit M. Fritsch, il y a eu une fausse alerte le 1<sup>er</sup> septembre. Au Grund, nous avions des gardiens luxembourgeois et des gardiens allemands. Les Luxembourgeois ont ouvert les portes des cellules qu'ils gardaient, et ceux qui étaient dedans ont pu partir. Les autres prisonniers qui, pour leur malheur, étaient gardés par des Allemands sont restés. C'était le cas de Jos Sossong, dont je ne savais pas qu'il se trouvait au Grund, lui aussi.

— Eh bien, cher monsieur Fritsch, j'ai un ami qui a partagé votre sort, alors qu'il était promis à la hache du bourreau (6) : il s'agit de Marcel Jullian, auquel votre Grand-Duc vient d'accorder la croix d'officier de l'Ordre du Mérite. Vous voilà donc miraculeusement libéré...

— Oui. Je suis rentré chez moi à pied, et dès que la Gestapo est revenue à Luxembourg elle s'est présentée à la maison pour m'arrêter une nouvelle fois. Mais, ce coup-ci, je me méfiais. J'ai sauté par la fenêtre du premier étage sur le toit qui est derrière, et je suis allé me cacher tout à côté, chez des voisins, jusqu'au jour où les Américains sont arrivés pour de bon.

— Et qu'est-il arrivé à votre ami M. Jos Sossong ?

— Vous l'excuserez, n'est-ce pas, parce que comme je vous l'ai dit il a du mal à s'exprimer assez vite en

(6) Beaucoup de résistants de diverses nations, dont un bon nombre de Français, furent décapités, notamment à la prison de Klingelpütz, à Cologne.

## L'ACTION DE GRACES

français. Eh bien, lui, il a été déporté en Allemagne, heureusement pour quelques mois seulement puisque nous n'étions pas trop loin de la victoire.

« Jos Sossong, il a commencé par être au L.R.L., le *Letzburger Ro'de Le'w*, autrement dit « le Lion rouge luxembourgeois », et puis il est passé en 42 au *Pl-Men*. C'était lui qui nous amenait les jeunes que nous devions passer en France. Ils lui venaient de chez M. Eugène Kayser, à Niederkorn, et aussi de chez Claude, M. Jean Claude, exactement, un jeune scout. Donc Jos arrive chez moi : « Voilà, j'ai des jeunes qui veulent passer. » Alors on a fabriqué les faux papiers, et c'est moi qui ai fait la route, comme on disait, pour leur donner leurs instructions. »

— Toujours avec votre masque noir ?

— Toujours, et j'ai bien fait ! Sans ça, quand tout a craqué, aux Ancizes, et que ç'a été là-bas la grande rafle, mon compte était bon, comme on dit.

« Jos Sossong a eu aussi deux Anglais en cachette, qui lui avaient été donnés par M. Jean Claude. Celui-ci a été arrêté le 10 janvier 44. Il n'a pas parlé, ça c'est sûr, et on ne comprend pas comment la Gestapo a pu venir chez Jos pour cette histoire, ce même jour-là. Elle ne l'a pas trouvé, car il était justement chez moi, en visite. Naturellement, il n'a pas jugé utile d'aller se présenter à ces messieurs, et il a trouvé asile chez la famille Heck, de Differdange, des gens qui ont caché beaucoup de jeunes. M. et Mme Heck ont été déportés par la suite, et seul M. Heck est rentré. Après, Jos est passé chez Mme Klein, à Belvaux. Mais il continuait de garder le contact avec nous, et il venait même à bicyclette le soir jusqu'à Differdange pour chercher des faux papiers. Donc, il continuait à travailler, sans s'occuper de la Gestapo, mais la Gestapo, elle, continuait à s'occuper de lui.

« Le 30 avril 44, il était venu chez moi chercher deux faux papiers. Josy Goerres se trouvait là, et pendant qu'on y était, on a fabriqué pour Jos une *Kennkarte*, c'est-à-dire une fausse carte d'identité allemande. On a pris ses empreintes avec de l'encre grasse, mais faute

de benzine Jos Sossong n'a pas pu nettoyer le bout de ses doigts. Au moment de partir, il a dit : « Ah ! c'est un peu tard pour retourner à Belvaux, je vais aller dormir chez Heck. »

« Ce qu'on ne savait pas, c'est que la Gestapo avait arrêté un réfractaire qui avait avoué : « J'étais caché à Differdange chez la famille Heck. » Et, à 5 heures du matin, la Gestapo était là. M. et Mme Heck ont été arrêtés, ainsi que Jos Sossong, qui avait dans sa poche la *Kennkarte* toute fraîche et encore l'encre sur ses doigts. Tout de suite, les Allemands ont compris qu'ils tenaient ce Sossong qu'ils recherchaient depuis le 10 janvier, le Jos Sossong qui accompagnait toujours l'homme masqué chez M. Claude. Je dois la vie à Jos, parce que les Allemands n'arrêtaient pas de lui demander qui était cet homme masqué, et qu'il a toujours répondu : « Mais c'est M. Fritz Becker ! » Par chance pour Yetti, elle devait aller aussi chez les Heck, mais seulement le soir du jour où ils ont été arrêtés avec Jos.

« De la prison du Grund, Jos a été envoyé à Hinzert, il est revenu au Grund pour les interrogatoires et les confrontations, et le 1<sup>er</sup> septembre, jour de la fausse alerte, il était donc là, mais malheureusement avec un gardien allemand. Si bien qu'il a été emmené à Wittlich, dans le massif de l'Eifel, de là à Zingenhain, du côté de Kassel, après ça à Bautzen, près de Dresde, et en fin de compte à Untermafeld. Sauf au camp de Hinzert, il était toujours en prison. Et il a été libéré le 30 avril 45, exactement un an après son arrestation.

— Et pour vous, chère madame Yetti, comment les choses se sont-elles passées ? Je sais déjà que vous avez échappé de peu à la Gestapo quand vous avez rendu visite à M. et Mme Heck...

— Là, il faut que je vous parle d'un Français qui s'était évadé d'Allemagne, dit Mme Grosber. Il s'appelait Yves Le Vernoy, et quand nous l'avons vu arriver à Differdange, il avait ramassé en route tout un tas de renseignements. Pour travailler dessus, il a demandé qu'on lui fasse des photocopies, et c'est notre ami Arthur

Graas, un ferblantier de Holleries, qui s'est organisé pour ça. Yves Le Vernoy avait déjà tous ses papiers en règle, et on a fixé la date du jour où il passerait la frontière.

— Il avait même trois fausses cartes d'identité différentes, dit Edy Fritsch. A ce qu'il nous a expliqué, il en aurait besoin en France. Oh, c'était quelqu'un d'un certain grade, sûrement ! Un homme qui avait dans les quarante ans...

— Tu oublies de dire, fait observer Mme Grosber, que nous n'avions plus de bons passeurs à ce moment-là. Ou bien ils avaient été pris et fusillés, ou bien ils avaient dû passer en France, et les bonnes maisons n'étaient pas propres, comme on disait, parce qu'elles avaient toutes eu des réfractaires et que la Gestapo les soupçonnait plus ou moins. C'est pourquoi nous avons contacté une jeune fille de moins de vingt ans, qu'on appelait la Cathy, et qui habitait près de la frontière, en lui demandant de garder Yves Le Vernoy pour une nuit et de le faire passer le lendemain. Il est donc arrivé chez elle un vendredi soir, mais nous ne savions pas que notre Cathy travaillait pour un autre réseau. En ouvrant la grosse enveloppe qu'on lui avait confiée pour qu'elle la remette à Yves Le Vernoy, elle a vu les photocopies qui étaient dedans. Comme elle n'était pas bête, elle s'est dit que les renseignements qui étaient dessus pourraient bien servir à ses amis. Pendant qu'Yves Le Vernoy dormait, elle a passé la nuit à tout copier, mais quand le samedi matin est arrivé, elle n'avait pas fini. « Ecoutez, a-t-elle dit à Yves Le Vernoy, l'enveloppe que vous attendez n'est pas encore arrivée, mais ça ne fait rien. Comme votre passage est fixé pour maintenant, je vais vous mener de l'autre côté de la frontière, et j'irai vous retrouver demain avec l'enveloppe. » Elle a donc conduit Le Vernoy, qui ne se doutait de rien, chez le Français Georges Aimé, à Hussigny, et il a dormi là du samedi au dimanche 16 avril 1944.

« La Cathy avait déjà passé des quantités de courriers de l'autre côté de la frontière, sans jamais avoir été

prise. Elle les tenait toujours à la main, de façon à les laisser tomber si elle apercevait un douanier. Sa mère, une vieille bonne femme, se promenait toujours derrière elle dans le bois, ramassant par-ci, par-là, des branches qu'elle mettait dans un sac, et il lui était arrivé plus d'une fois de ramasser ce que la Cathy avait dû abandonner. Elle rapportait le courrier chez elle, et il n'y avait plus qu'à attendre la prochaine occasion. Mais, ce jour-là, notre Cathy s'est dit que ce qu'il y avait dans l'enveloppe était trop dangereux, et elle a glissé l'enveloppe dans son corsage. Le malheur a fait qu'elle est tombée sur un douanier qui l'a emmenée au poste, où elle a été fouillée, et l'enveloppe est tombée aux mains de la Gestapo. Ma tante Franck avait vu Cathy quand on la conduisait au poste, et elle nous a tout de suite téléphoné la nouvelle. C'est Josy Goerres qui a été le premier avisé.

— Oui, dit Edy Fritsch. Il est tout de suite venu chez moi : « Voilà, Cathy a été prise, il faut tout de suite prévenir la famille Graeve. » La femme de M. Graeve était la sœur de notre colonel Kriepps, et tous les deux faisaient partie de notre groupe. Mais déjà la Gestapo se présentait à la maison Graeve-Kriepps. Heureusement, comme c'était un dimanche, M. et Mme Graeve étaient au cinéma. Les Allemands n'ont trouvé que la mère de Mme Graeve et son frère Albert. Ils ont attendu le retour de ceux qu'ils voulaient arrêter, mais avant même que ma femme ait eu le temps d'arriver au cinéma, M. et Mme Graeve avaient été avertis par une voisine, et étaient partis se réfugier à la pharmacie Félix Schmit. D'autres policiers étaient passés chez Josy Goerres pendant qu'il était chez moi. J'ai immédiatement téléphoné à Yetti, qui se trouvait à Luxembourg, en lui disant : « Maman est malade, prends le premier car, ou bien viens à pied si tu n'en trouves pas. » Vous comprenez, je me doutais que la Gestapo allait passer chez elle.

« A la tombée de la nuit, M. et Mme Graeve sont venus chez moi, où étaient maintenant Yetti et Josy Goerres. Mme Kriepps avait été arrêtée, le frère de

Mme Graeve aussi, et la Gestapo avait mis partout des souricières. Les rues de Differdange étaient bourrées de policiers, qui avaient établi partout des barrages. Pourtant, je ne pouvais pas garder tout le monde chez moi, si bien qu'avec ma femme on a décidé de caser ailleurs M. et Mme Graeve. Nous sommes partis avant même que la nuit soit tombée, en nous disant que ça serait encore plus dangereux quand il ferait noir, ma femme et Mme Graeve marchant en tête, M. Graeve et moi derrière, tous deux armés. M. Anen a trouvé un asile pour nos amis, et je suis resté dans la rue avec ma femme tandis que M. et Mme Graeve entraient dans la maison.

« Auparavant, j'étais allé avec Josy Goerres à la maison de ses parents pour y prendre les habits et les vivres dont il aurait besoin pendant qu'il se cacherait. Nous avons transporté le tout dans le garage situé près de sa propre maison, mais qui n'en faisait pas partie. Il y avait déjà là des valises qui contenaient des armes, des munitions, nos faux papiers, nos estampilles, des plans, des messages et des renseignements de la *Ligne PI-Men*. La chose faite, vers 5 heures de l'après-midi, je suis passé chez M. René Vinandy, notre camarade de la *Ligne PI-Men*, dont les parents, qui avaient mis leur garage à la disposition de Josy Goerres, habitaient une maison qui n'était séparée de la sienne que par un jardin. Je lui ai demandé de mettre à l'abri les documents, dont la découverte par la Gestapo aurait eu des conséquences catastrophiques, et il a accepté avec beaucoup de courage de le faire. Là-dessus, je suis rentré chez moi, où Yetti et Josy Goerres ont passé la nuit, l'un dans la cuisine et l'autre dans le bureau. Dans la nuit, les parents de Josy ont été arrêtés. Déportés tous deux en Allemagne, ils en sont revenus. »

— Comment M. Vinandy s'y est-il pris pour accomplir sa difficile mission ?

— Eh bien, il a commencé par aller reconnaître les lieux, à la tombée de la nuit. Dans la rue de la Poste, où était la maison de Josy Goerres, des agents de la Gestapo se trouvaient aux aguets un peu partout, juste comme de bons promeneurs du dimanche qui n'ont

rien à faire, mais vous savez qu'on reconnaissait ces gens-là entre mille. M. René Vinandy comptait sur le concours d'un de ses agents, mais celui-ci semblait tellement effrayé qu'il a décidé d'agir tout seul. Pendant que sa mère bavardait sur le seuil de sa porte avec sa femme, toutes deux surveillant du coin de l'œil les policiers allemands, il vidait le garage de tout ce qu'il contenait, transportant les habits, les vivres, les valises de papiers, d'armes et de munitions dans la cave et dans le grenier de la maison de ses parents. Il n'y eut qu'une alerte quand un homme de la Gestapo passa tout près de la porte d'entrée, mais l'Allemand ne soupçonna rien et s'éloigna. Je vis bientôt arriver chez moi M. René Vinandy, qui m'apportait comme convenu un portefeuille qu'il avait pris dans une des valises, et qui contenait des messages, des plans, et diverses copies.

— Voilà pour Differdange, et je vous félicite tous. Que se passait-il à Hussigny, où votre ami Yves Le Vernoy attendait l'arrivée de la jeune Cathy ?

— En réalité, c'était avec Georges Aimé que la Cathy avait rendez-vous pour lui remettre l'enveloppe. De l'en-droit où il l'attendait, et qui est tout en haut, le Français a vu Cathy se faire arrêter, et emmener par le douanier. Il est tout de suite venu prévenir Yves Le Vernoy, qui est parti immédiatement. Nous n'avons plus jamais eu de ses nouvelles.

« Mais pour Josy Goerres et pour Yetti, ça n'était pas fini ! Josy Goerres, je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit, c'était un peu le chef de la *Ligne PI-Men*, une ligne qui a fait passer entre le 20 juillet 1941 et le mois de mai 1944 un total de 631 personnes, prisonniers français évadés, réfractaires luxembourgeois, aviateurs anglais et américains abattus. Josy avait d'autant plus de mérite qu'il était invalide, avec une jambe de bois. C'est chez M. Passau, le boucher dont je vous ai parlé à propos de la deuxième affaire, que j'ai trouvé à le placer.

« Il y avait encore Yetti à caser. Après mon coup de téléphone, elle était partie de chez elle, à Luxembourg, vers les 4 heures et demie de l'après-midi. Le

lendemain matin, à 5 heures et demie, la Gestapo était là. Son père a été enfermé dans la cave, et sa mère a été interrogée au lit. Elle a dit que Yetti allait en fin de semaine à Differdange chez sa grand-mère, faire la comptabilité, et qu'elle revenait à Luxembourg le lundi. Dès 7 heures du matin, les policiers étaient chez la grand-mère, à Differdange, où naturellement ils n'ont pas trouvé Yetti, et ils sont revenus à Luxembourg. Mais, entre-temps, les voisins avaient fait partir M. et Mme Kohn, qui ne sont revenus chez eux qu'une fois la guerre finie. Yetti, on l'a cachée dans la maison du policier Reuter, puis on l'a fait changer d'air, et ça a duré comme ça jusqu'à la Libération. Si elle n'a pas attrapé de maladie de cœur, c'est qu'elle a un cœur très fort, vous savez ! Et même un très bon cœur, tous ses amis savent ça. Maintenant, il serait peut-être temps que l'abbé Maroldt vous dise quelque chose, parce qu'il était aussi de la *Ligne PI-Men* ! »

— Oh ! protesta l'abbé, si je suis venu dedans, c'est tout à fait indirectement.

« A l'époque, j'étais vicaire de la paroisse de Grevenmacher une petite ville d'un peu plus de deux mille habitants, qui se trouve située sur la rive gauche de la Moselle, avec l'Allemagne sur la rive droite. Un beau jour, une personne vient me trouver : « Monsieur Maroldt, il y a des gens à cacher, des jeunes qui ne veulent pas aller servir dans l'armée allemande, est-ce que vous ne pourriez pas les loger ? » Je savais que mon frère Pierchen — chez nous, Pierchen veut dire « petit Pierre » — s'intéressait à ces affaires-là. Je l'appelle au téléphone : « Pierchen, je vais te voir à Luxembourg », et je prends mon vélo. Vingt-huit kilomètres à faire jusqu'à chez lui, rue du Dernier Sol comme on l'appelle en souvenir du bon vieux temps, quand il fallait payer des péages. Là, c'était le dernier denier à débours.

« Pierchen m'écoute, il attrape une feuille de papier, il la déchire en zigzag, il me donne une moitié, il garde l'autre, et me dit : « Il me reste encore un camion sur tous ceux que j'avais avant que les Allemands me pren-

nent les autres. Tu vas faire descendre ces gens-là sur Wormeldange en leur donnant ce bout de papier, tu leur diras de se trouver tel jour et à telle heure à tel endroit, et on ira les chercher. Que ce soit moi, ou un chauffeur, ça ne marchera que si les deux bouts de papier s'ajustent exactement. »

« Je suis rentré à Grevenmacher, j'ai fait la commission à la personne qui était venue me voir sans lui demander les noms de ces jeunes réfractaires car, quand on ne sait rien, on ne peut rien dire et c'est plus simple. Le camion est allé là où Pierchen avait dit, les deux bouts de papier ont été confrontés, ça collait comme il fallait, et les jeunes gens ont été cachés dans le chantier de charbon, d'engrais chimiques et de fourrage pour les bestiaux qu'avait mon frère. Après, ils sont passés en France je ne sais par où, pour la bonne raison que je n'ai pas demandé d'explications. Voilà pour la première affaire. Quand on commence à mettre le bout du doigt dans des histoires de ce genre-là, vous savez que bientôt la tête y passe. Mais je vais tout de suite sauter au 5 septembre 1943, qui était un dimanche.

« Les cloches commençaient à carillonner pour la première messe du matin quand on sonne à ma porte. J'ouvre, et je vois le maître-tailleur Jean-Pierre Kieffer, qui était mon voisin.

« — Ah, bonjour monsieur Maroldt ! Je m'en vais au Groenstén chercher des champignons.

« Le Groenstén, c'est une vieille pierre grise qui date du temps des druides, sur une colline qui se trouve entre Grevenmacher et Manternach. « Eh bien, monsieur Kieffer, je dis, tâchez un peu de faire une bonne récolte ! »

« Là, il me lance un coup d'œil. « Ecoutez, monsieur Maroldt, on ne sait pas, je vais peut-être ramasser aussi un Américain ! »

« Il faut vous dire que, trois mois plus tôt, un avion américain s'était abattu à Niederdonven, de l'autre côté de Grevenmacher, en allant sur Wormeldange, et que les aviateurs qui s'étaient fait prendre par les Allemands avaient été fusillés, puis enterrés là. C'était à la suite de cette affaire que le curé Wagener avait été arrêté.

« Mon Jean-Pierre Kieffer s'en va, et bientôt j'entends la première sonnerie des cloches pour la messe de dix heures et demie, où je devais prêcher. J'allais sortir quand on sonne encore une fois à ma porte. Qui est-ce que je vois ? Jean-Pierre Kieffer, qui avait l'air tout drôle. « Monsieur Maroldt, il me dit, j'ai trouvé un Américain. » Je croyais qu'il blaguait, mais pas du tout ! Lui qui, le matin, avait lancé ça comme une plaisanterie, voilà qu'il était tombé sur un Américain en cherchant des champignons !

« — Ecoutez monsieur Maroldt, dit-il, je suis bien ennuyé parce que je ne comprends pas l'anglais, et mon frère, maître-tailleur comme moi, qui le sait, lui, parce qu'il a fait son apprentissage à Londres, est parti je ne sais où. Alors, est-ce que vous pourriez me rendre le service de venir avec moi pour savoir ce que veut l'Américain ?

« — Mon cher ami, je réponds, il me faut maintenant aller à l'église. Après, j'ai le catéchisme à faire, et ensuite il y a les vêpres. Revenez vers 3 heures et demie ce tantôt, et on montera là-haut.

« A 3 heures et demie, on est parti tous les deux, avec la fille de Jean-Pierre Kieffer, qui avait onze ou douze ans et qui était au catéchisme. On est allé vers Manternach comme pour se promener, sans que personne ne se doute de rien étant donné que je faisais souventes fois des excursions avec tel ou tel de nos paroissiens qui étaient accompagnés de leur fils ou de leur fille.

« Jean-Pierre Kieffer avait donc emmené la sienne pour qu'on ait l'air d'aller en promenade, et la petite était déjà dans la confidence. Je me rappelle qu'elle était très intéressée à l'idée de se faire faire un corsage pure soie pour après la guerre, taillé dans le parachute dont son père lui avait parlé.

« On arrive près du chalet de chasse de M. Barbançon, le directeur général de l'ARBED (7), et je vois une espèce de hutte, un wigwam comme on dit dans les

(7) Sigle du grand complexe industriel luxembourgeois « Acières Réunies de Burbach, Esch et Dornedange ».

romans sur les Indiens, faite avec des branches et des feuilles et qu'on remarquait à peine tant elle avait l'air naturelle. Mon Jean-Pierre Kieffer était tombé dessus tout à fait par hasard en cherchant des champignons.

« Il me fait entrer dedans, et tout de suite l'Américain a été debout, croyant qu'il était pris. Mais j'étais en soutane — en ce temps-là les prêtres la portaient encore — et je lui ai tendu mes mains en signe de paix, bien ouvertes, pour montrer que je n'étais pas armé. Je parlais alors assez bien l'anglais, et je lui ai dit : « Je suis vicairre tout près d'ici, à Grevenmacher, et j'appartiens à une organisation qui s'occupe de ceux qui ont besoin de se cacher des Allemands. Mon ami m'a amené parce qu'il ne sait pas l'anglais. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse pour vous ? »

« Là, l'Américain m'a expliqué qu'il avait accompli déjà dix-sept raids sur l'Allemagne, que le dernier était sur Schweinfurt, et qu'en rentrant vers l'Angleterre son appareil avait été abattu. Il m'a dit qu'il avait vu le matin mon ami Kieffer, que celui-ci avait fait mine de coudre un bout d'étoffe pour lui expliquer qu'il était tailleur, et avait dit quelque chose que l'Américain avait compris comme : « Restez ici, je vais chercher quelqu'un. »

« Il m'a dit : « Je veux gagner l'Angleterre en passant par la Belgique. » Moi, j'ai répondu : « Ce que vous voulez faire est très compliqué, tandis que je connais un autre chemin. Nous avons ici, à Luxembourg, quelqu'un qui vous amènera jusqu'à l'Espagne en passant par la France, et là-bas la *Royal Air Force* vous prendra. »

« Cela ne lui plaisait pas. Il a demandé : « Mais qui me dit que ça va réussir ? » La moutarde m'est un petit peu montée au nez : « Mon ami, j'ai dit, maintenant vous êtes ici, et il faut choisir. Est-ce que vous voulez qu'on vous aide, ou non ? »

« Alors il m'a raconté son histoire. Il était à bout de forces, très, très fatigué. C'était un peu au nord de l'Eifel qu'il avait été abattu, et il était venu de là-bas en ne se déplaçant que pendant la nuit, grâce à une

carte qu'il m'a montrée, très fine, très jolie, imprimée des deux côtés sur un grand mouchoir de soie. Comme on lui avait dit en Angleterre qu'au Grand-Duché les gens étaient pour les Alliés, il avait décidé de passer par le Luxembourg pour gagner la Belgique, mais il était allé trop vers le sud, si bien qu'il s'était retrouvé en Allemagne après avoir traversé la Moselle. Il ne comprenait plus, ne sachant plus où il était, mais en consultant sa carte il a vu que c'était la même rivière qu'il avait franchie deux fois en passant de nuit sur des ponts qui n'étaient pas gardés. Ce coup-là, il n'a pas eu le courage d'essayer encore une fois, car il était toujours en uniforme, avec ses bottes fourrées, mais sans armes. On lui avait donné en Angleterre une lime pour le cas où il serait pris et il s'en est servi pour limer la chaîne d'une petite barque qui était amarrée à la rive allemande de la Moselle. Le courant l'a emporté tout doucement jusqu'à la rive luxembourgeoise, et il était arrivé là où il était, près du chalet de M. Barbançon. Depuis plus d'un mois, il se nourrissait de pommes et de quetsches. Il avait aussi trouvé des pommes de terre qu'il ne pouvait pas manger, faute de pouvoir les faire cuire. Tout de même, il avait dévoré un écreuil, tout cru, tellement il était affamé. Avec son couteau, il avait coupé une branche bien souple, et à l'aide des ficelles de son parachute, qu'il avait gardé, il s'était confectionné un arc. Puis il avait taillé une flèche, et, avec sa lime, une pointe dans un vieux cercle de tonneau qu'il avait trouvé. Grâce à cela, il était arrivé à tuer cet écreuil, dont il m'a montré la queue. En dépit de tout, il n'avait pas encore entamé sa ration de survie, car on lui avait dit en Angleterre de n'y toucher qu'au cas où il n'aurait plus absolument rien à manger. Là, j'ai vu qu'il avait du caractère.

« Ce garçon-là s'appelait Boyd Ragan, il était de l'Oklahoma, et avait à peu près vingt-cinq ans. Il m'a dit que dans son pays il était employé dans une agence immobilière, qu'il était de religion néo-méthodiste, qu'il avait le grade d'officier, et qu'il pilotait l'appareil que les Allemands avaient abattu. Il s'était servi de son